

TÉMOIGNAGE III

Pour Stop Bunkers

TÉMOIGNAGE III

J'ai atterri dans un bunker comme si quelqu'un m'y avait poussé. Je n'ai pas eu le choix.

Certaines informations ont été retirées pour garantir l'anonymat de la personne. Elles sont marquées par des étoiles.

A propos.

Depuis plusieurs mois à Genève, des requérants d'asile s'organisent pour dénoncer les conditions dans lesquelles ils sont accueillis. Que ce soit dans les abris PCi (abris anti-atomique) ou les foyers, la promiscuité engendrée par la surpopulation et le manque d'infrastructures ne peut que leur rappeler les raisons pour lesquelles ils ont fui. La réalité de ce que l'on ose ici appeler accueil ne leur laisse aucune chance de faire leurs propres choix. Nous vivons aussi ici, et trouvons nécessaire de tout faire pour les aider dans leur lutte. Nous, collectif Sans Retour, avons rencontré Stop Bunkers, leur collectif, et avons estimé nécessaire de rendre leur parole audible. Certains ont voulu témoigner de leur parcours.

Lors de ces entretiens, ils ont parlé dans leur langue maternelle ou en anglais et nous avons eu recours à un traducteur. Faire ces interviews, tenter de comprendre

au plus près des mots ce que peut être la réalité de ces personnes, sans interpréter. La voix est passée par plusieurs filtres, ceux de la langue et de ses spécificités déjà, puis ceux qui sont propres aux personnes par lesquelles sont passés les mots. Le discours oral n'est pas le discours écrit, et afin de rendre lisibles ces témoignages une fois la traduction finie, nous avons encore dû passer par une réécriture.

Alors, comment, par le choix des mots rendre sa fluidité au récit dans une autre langue et faire que ce qui nous a semblé être son message puisse être rendu de manière claire et effective ? Nous ne souhaitons pas faire croire que nous pouvons disparaître derrière ces témoignages. S'il peut y avoir une véracité des faits, il serait naïf de penser qu'un quelconque observateur puisse être objectif. Si nous voulons être un soutien à ceux qui s'engagent dans cette lutte, nous avons nos propres convictions et elles apparaissent forcément dans la teinte du texte.

Si nous acceptons que ces pages ne changeront que très peu la réalité, nous refusons qu'elles ne fassent que s'ajouter au tas de marchandises misérabilistes que fournissent la télévision, les journaux. Vendre un témoignage comme celui-ci au profit de quoi que ce soit serait participer à l'existence de ce qui l'a rendu nécessaire.

Ce serait accepter qu'un contrat nous lie à ce qu'il condamne. Ce texte n'est pas là pour être rangé sur une étagère et justifier un quelconque engagement social lors de diners mondains.

Nous ne rêvons pas sur le pouvoir hypothétique des paroles. Mais nous pensons que de les diffuser permet qu'une voix émerge au-dessus du bruit afin qu'elle le dissolve, qu'elle rende inadmissible la réalité. Etre spectateur est un rôle actif, celui du relai de l'information mais aussi le point de départ d'une prise de contrôle de la réalité.

Si le témoignage ne se positionne pas de cette manière là, le diffuser est pour nous une déclaration de guerre à ce qui a créé la nécessité de son existence.

Témoignage recueilli le
29 avril à Genève

Les gens qui ne vivent pas dans les bunkers ne connaissent pas la réalité des gens qui y habitent. Même parmi les demandeurs d'asile, la plupart d'entre eux ne vivent pas dans les bunkers, alors ils ne savent pas à quoi ressemble une telle existence. C'est une vie totalement différente qui a énormément d'effets secondaires. J'espère que ce témoignage pourra aider à fermer les bunkers et à améliorer la vie de ces gens qui n'ont pas d'autres choix.

Je suis arrivé à Genève le 5 décembre 2014. Je suis certain de cette date et je me souviens parfaitement de chaque jour que j'ai vécu dans un bunker. J'ai vraiment été choqué. Jamais je n'aurais imaginé qu'un jour dans ma vie, je puisse être traité ainsi, dans un pays comme celui-ci, en tant que demandeur d'asile. Quel est le sens de l'asile ? La recherche d'une protection, d'une vie honnête, libre et démocratique. Dans mon pays, je vivais

avec ma famille dans ma ville natale, avec mes amis, mon réseau social. C'est incomparable avec la situation que je vis ici où je ne peux pas vraiment trouver une famille comme celle que j'avais, ni une maison comme l'était la mienne. Mais c'est une chose à laquelle je ne veux pas penser.

J'ai atterri dans un bunker comme si quelqu'un m'y avait poussé. Je n'ai pas eu le choix. Je ne pouvais pas vivre dans la rue ou aller dans un autre pays car cela aurait pénalisé ma procédure de demande d'asile. Je n'ai tout simplement pas pu dire non. Et j'ai atterri dans un bunker. A l'intérieur, j'ai essayé de me retrouver moi-même, mais je n'ai pas réussi à le faire avant d'en être sorti. Aujourd'hui encore, je ne suis pas entièrement moi-même. J'ai toujours les mêmes problèmes de sécurité, de dignité et de nombreux autres problèmes qui ne m'appartiennent pas seulement, mais qui appartiennent à chaque être humain dans ce monde.

Selon mon expérience dans le bunker – une courte expérience d'environ deux mois et vingt jours – le premier problème que j'ai rencontré était de respirer un air totalement différent. Ce n'était pas un air « normal ». Dans mon pays, nous respirons un air frais et nous savons faire la différence entre un air pollué et un air sain.

Et nous savons que la chose la plus importante dans la vie, c'est l'air. Si tu ne peux pas respirer un bon air, ça signifie peut-être que tu vas mourir. Si tu penses à la mort, la situation devient vraiment horrible.

Je n'ai pas essayé de venir en Europe en bateau comme les autres, mais je pense que j'ai eu le même sentiment que ces réfugiés durant toutes ces nuits où j'essayais de m'endormir et où je ne parvenais pas à trouver le sommeil car il m'était difficile de respirer. J'imagine que c'est peut-être la même chose que d'être sur un bateau, dont on n'est pas sûr de la destination. Tu vas peut-être en Europe, mais tu ne sais pas si c'est la bonne route. Cela les affecte psychologiquement. Beaucoup beaucoup beaucoup de gens qui habitent dans les bunkers consultent un médecin. Celui-ci remarque facilement qu'entre le premier et le deuxième rendez-vous, ils ont parfois perdu 5 kilos. C'est malheureux ; nous ne sommes pas venus ici faire un régime. Quand j'étais dans mon pays, je pesais 69 kg. Maintenant, j'en suis à 59 kg. C'est horrible d'un point de vue médical. Je ne suis pas sûr : est-ce que cela provient seulement des pensées négatives que j'ai ? Est-ce l'effet psychologique des conditions de vie dans le bunker ? Est-ce à cause de la nourriture, du climat, ou bien d'autres types de traitements, ou encore d'autres types de tortures ? Je ne saurais le dire.

J'ai consulté une psychiatre, je lui ai beaucoup parlé. Tout ce qu'elle a pu me répondre, c'était : « vous savez, nous pouvons vous donner des médicaments ». Je lui ai dit que je ne voulais pas prendre de médicaments car je ne pense pas avoir un problème qui se règle par la prise de médicaments. J'ai un problème qui devrait être réglé par un changement de lieu et de situation. Et cela est possible, cela est possible !

Personne, aucun des responsables ne se préoccupe de notre sort. Voilà ce que nous affrontons chaque jour. J'espère que ce genre de traitement ne se normalisera jamais parce que ce n'est pas une vie. La vie ne devrait jamais ressembler à ça. Une personne devrait être respectée non pas en fonction de ses papiers ou de sa nationalité, de la route par laquelle elle est arrivée ou de ce qu'elle recherche. Toute personne devrait être traitée en tant qu'être humain, rien de moins.

Ici, les politiciens ne connaissent pas la situation réelle des gens qui viennent demander l'asile. Cela est très très triste et odieux que les responsables ne soient pas au fait de la réalité des situations qu'ils ont à gérer. Malheureusement, les politiciens ne savent pas combien de langues parlent ces demandeurs d'asile. Malheureusement, ils ne savent pas combien d'argent a été dépensé pour venir ici. Malheureusement, ils ne comprennent pas

quelle est la situation de ce demandeur d'asile dans son propre pays : comment il ou elle vivait là-bas, quelle était sa situation économique, quels étaient les réels problèmes qu'il ou elle affrontait. Quand un demandeur d'asile arrive, le gouvernement devrait être concerné par sa santé psychologique et physique. Au lieu de ça, j'ai ressenti que l'audition pour obtenir l'asile était comme un interrogatoire de police.

Dans les bunkers, il y a beaucoup de différences : les nationalités, les langues, les comportements, les âges, les cultures et tout un tas de nouvelles situations et d'habitudes. Le problème est que les autorités ont créé une communauté entièrement nouvelle et isolée. Un jour, ils ont décidé de mettre tous ces gens ensemble, sans prêter attention aux conséquences ni pour leur futur dans les bunkers ni même pour la suite. C'est vraiment quelque chose qu'on ne peut jamais pardonner ou oublier. Durant la phase de guérison, il est facile d'oublier les blessures, mais pas la torture psychologique. Parfois, j'ai l'impression de parler comme un psychologue, mais je n'ai jamais étudié la psychologie ! Beaucoup de gens ne peuvent pas comprendre ça avant de vivre une situation similaire. Je ne souhaite à personne d'avoir à affronter la situation que certains sont malheureusement encore en train de subir.

Les gens qui vivent dans un bunker sont toujours nerveux et stressés. Certains sont irrespectueux vis-à-vis des autres. Ils n'ont pas d'autres possibilités que de vivre ainsi, pas d'autres possibilités ! Si une petite chose les énerve, ils n'arrivent pas toujours à la surmonter. Certains mettent toute leur agressivité et leur tristesse – dues à leur condition de vie –, tout ce lourd fardeau sur un seul gars, un bouc émissaire. Tous les jours, il y a des tensions, des incompréhensions. Parfois, c'est juste une dispute, parfois, cela se transforme en bagarre. Ces conflits ont aussi des effets sur notre état psychologique.

Un autre problème est le manque de toilettes et de salles de bain. Il y a seulement 5 wc pour 70 personnes et aucune intimité. Si tu veux dormir, tu dois aller dans un dortoir qui contient des lits superposés sur trois niveaux. Même si je demandais à un artiste de dessiner de mauvaises conditions de sommeil, il ne pourrait jamais imaginer qu'il y a des gens qui dorment ainsi sur trois niveaux. Si je demandais à un artiste de dessiner un poulailler, alors peut-être y parviendrait-il. Mais pour des êtres humains ?! Non ! Même dans les lits, il n'y a pas d'intimité. Tous les lits sont collés les uns aux autres, il n'y a pas de séparation entre eux. Chaque dortoir peut contenir 66 personnes, 33 personnes de chaque côté.

Habituellement, il y a 20 à 25 personnes par dortoir. Le problème, ce n'est pas seulement le nombre d'habitants, le problème c'est la respiration. Normalement, nous vivons entourés d'un « bon » air, frais et naturel. Mais là-dedans, nous nous retrouvons à respirer une espèce de – comment pourrait-on dire – d'air « recyclé », d'air vicié, parce que ce n'est pas ventilé du tout.

Voici la description de l'entrée d'un bunker : tu vas sous terre, tu trouves un parking, et sous le parking, il y a une réserve alimentaire ou je ne sais trop quoi. Après ça, tu dois tourner à droite puis à gauche et tu continues à descendre jusqu'au troisième niveau. Là, tu trouves le bunker où vivent les gens. Donc, il n'y a pas d'air frais. C'est pour ça qu'ils doivent apporter de l'air depuis l'extérieur. Un jour, j'ai compris que l'air était amené à l'intérieur depuis le jardin derrière le parking et que l'ouverture du conduit qui amenait l'air à l'intérieur était juste à côté de l'endroit où des chiens chialaient ! Je ne peux pas trouver de mot juste pour décrire cela... insatisfaisant n'est pas suffisant, inhumain n'est pas suffisant, injuste... Je m'arrête là. Telle est la situation.

Dans le bunker, il y a aussi un tas d'insectes, de toutes sortes. De nombreux occupants ne les connaissent

pas, n'ayant jamais vécu une telle chose auparavant. Parfois, les gens se réveillent et font beaucoup de bruit, et malheureusement ce n'est pas à cause de cauchemars, mais à cause de petits insectes qui les piquent, parfois visibles et parfois invisibles. De nombreuses personnes ont des éruptions cutanées qui les grattent. Et ce n'est pas facile de les montrer au médecin parce que ce genre d'éruption disparaît rapidement. Même si tu fais en sorte d'avoir un rendez-vous à l'hôpital le jour d'après et que tu expliques au docteur qu'il y a un tas d'insectes qui te mordent dans les bunkers et que tu n'arrives pas à dormir à cause des démangeaisons, il te dira : « Où ça ? Montrez-moi ! ». Puis : « Vous allez bien, je ne vois rien ». Il est facile de comparer les demandeurs d'asile qui vivent dans un bunker avec d'autres patients afin d'essayer de les aider. Si le docteur était honnête, il aurait à cœur au moins de préserver la santé de ces migrants, de les aider à surmonter les problèmes liés à leur histoire ou à leur maladie passée et de ne pas créer de nouvelles sortes de maladies. Ou au moins il se préoccuperait des nouveaux problèmes auxquels ils font face ainsi que des nouvelles maladies, qu'elles soient transmises par les autres ou qu'elles soient dues à leurs nouvelles conditions de vie. Parfois, les gens ont des problèmes respiratoires ou d'autres types de maladies facilement transmissibles. Personne ne se soucie de cela.

En effet, avant d'être transférés dans les bunkers, les occupants ne passent aucune visite médicale. Ils ont juste la visite d'une infirmière de l'Hospice général qui les questionne sur leurs problèmes médicaux. Celle-ci rédige un rapport, puis leur donne un rendez-vous le mois suivant chez un médecin. Donc si tu es malade, tu passes un mois entier avec ta maladie inconnue en contact étroit avec les autres. Qui aidera ceux qui seront contaminés par cette maladie ? Qui sait si cette maladie est facilement transmissible par l'air ou par le sang ? Il peut y avoir des bagarres et, pour parler d'un autre genre de relations, il peut aussi y avoir des relations d'ordre sexuel.

Concernant le sommeil, quand une seule personne se lève ou va se coucher, c'est comme cette table [il fait trembler la table]: si je touche cette table, tout ce qui est dessus est secoué. Donc, si quelqu'un bouge dans l'un des lits, les 33 lits vont sentir les vibrations. Vous imaginez que les gens arrivent dormir pendant la nuit ? Un gars se couche à 21h. Un autre à minuit. Quelqu'un encore à 2h du matin. Un autre type se couche à 5h du matin. Quelqu'un se lève à 3h du matin pour pisser. Un autre se lève à 2h du matin. C'est tout le temps comme ça [il secoue encore la table]. Comme je l'ai dit, si tu racontes à ton médecin que tu ne peux pas bien

dormir, il te dira : « D'accord, je peux te donner des médicaments pour t'aider à dormir ». Mais ce n'est pas normal. Je ne pense pas que ces personnes-là devraient prendre ces médicaments. Parce que les somnifères devraient être pris par des gens qui ont des problèmes pour dormir, des problèmes psychologiques ou une vie sous pression. Les personnes vivant dans les bunkers peuvent avoir des problèmes similaires, mais les causes sont différentes. Leur problème est que leur lit est secoué. Leur problème est que cet endroit est surpeuplé. Leur problème est que cet endroit est malsain. Régler ces problèmes au moyen d'un comprimé qui les aide à dormir peut les amener à ne plus se préoccuper de la situation et à arrêter de la critiquer. Mais même si ce comprimé n'a pas d'effets secondaires, c'est vraiment une façon malhonnête de vouloir régler une situation anormale.

Toute la nuit, les lumières s'allument et s'éteignent. Dans le dortoir, tu ne peux pas contrôler la lumière. Les gens peuvent l'allumer et l'éteindre à chaque instant. Après 22h ou 23h, les lampes dans les dortoirs sont supposées être éteintes afin que les gens puissent dormir. Selon les règles en pratique dans les bunkers, après 22h il ne doit plus y avoir de bruit. Mais en réalité, cette règle n'est pas respectée : celui qui veut se lever va allumer

la lumière et un autre va se réveiller et dire : « Putain, éteins les lumières ! », réveillant ainsi tout le dortoir. Ce type de torture psychologique est habituellement réservé à certaines prisons. Dans notre culture, nous avons un proverbe qui dit : « Mieux vaut laisser les poules éveillées plutôt que de les laisser dormir ». Quand tu allumes les lumières pour les poules et que tu leur donnes à manger, elles mangent tout le temps, jour et nuit. Elles ne font que manger. C'est l'effet de la lumière sur les animaux. Bien sûr, cela a un autre effet sur les êtres humains. On peut facilement reconnaître que l'on ne pourrait pas vivre artificiellement uniquement le jour ou uniquement la nuit.

Il n'y a pas vraiment de bon moment pour rattraper des heures de sommeil dans un bunker. La plupart des gens essaient de dormir après 5h du matin, quand certains quittent le bunker. Tu passes toute la nuit sans dormir, tu es donc épuisé. Tu t'allonges juste sur ton lit. Enfin, ce n'est pas vraiment s'allonger, c'est plutôt ramper. Parce que si tu veux te coucher, tu dois ramper : il n'y a pas assez de place pour faire autrement. L'espace au-dessus de chaque lit est de seulement 50 centimètres. Et même sur le lit du dessus, tu ne peux pas rester assis. Ce qui signifie que le matin, tu ne peux pas t'étirer [il montre un étirement du haut du corps,

bras et poitrine]. La plupart des gens dans les bunkers se cognent la tête en se levant le matin. Un jour, je suis tombé du lit le plus haut. Je m'étais installé au troisième étage après m'être cogné la tête plusieurs fois. Et je suis tombé de là parce que j'ai posé ma jambe sur la petite échelle entre les lits, j'ai glissé et atterri de tout mon poids sur mon pied et ma cheville. Ce n'était pas cassé, mais le muscle était blessé. Durant un mois et demi, je n'ai pas pu marcher correctement ou faire quoi que ce soit avec mes pieds.

Un jour, je me suis réveillé vers 19h30. Je ne savais pas combien de temps j'avais dormi, peut-être 5h, je n'étais pas sûr. Mais quand je me suis levé, j'ai regardé l'heure sur mon téléphone. Il était 7h30. J'ai pensé : d'accord, c'est l'heure du déjeuner. J'ai pris ma tasse et je me suis rendu à la cuisine pour prendre quelque chose à manger. J'ai vu des gens qui regardaient la télé. C'était étrange car habituellement, les gens vont prendre leur déjeuner et retournent se coucher. Je n'ai vu personne en train de manger le déjeuner à 7h30. J'ai demandé quelle heure il était. Ils m'ont répondu : « Il est 7h30. » J'ai demandé : « Mais du matin ou du soir ? » Certains étaient vraiment étonnés. L'un d'entre eux a essayé de blaguer. Il a dit : « Le matin. » Je l'ai cru car je pensais vraiment que c'était le matin. Les autres ont dit : « Non, c'est le soir ! »

Alors vous savez, j'ai dû vérifier, j'ai dû sortir pour voir si c'était le matin ou le soir. Je suis sorti et je n'ai pas vu le soleil ; il faisait totalement noir. Durant le temps passé dans le bunker, j'ai vu beaucoup de personnes qui avaient le même problème. C'est une autre forme de torture que de ne pas pouvoir gérer ses heures de sommeil. Peut-être que ce sont les choses les plus importantes, pouvoir dormir et manger correctement. Après ça, tu peux vraiment faire tout ce que tu veux.

La nourriture est habituellement préparée par un département de l'Hospice général dans lequel quelques demandeurs d'asile travaillent. Ils préparent des pâtes, du couscous, du riz, avec une petite quantité de légumes cuits et un morceau de viande, de poulet ou parfois de poisson. Les repas sont identiques jour après jour. Cela ne change jamais. Ils stockent une livraison de nourriture dans leur réfrigérateur pendant 8 jours. Sur le couvercle de la boîte, il y a une étiquette avec la date d'expiration ; habituellement le huitième jour après son arrivée. Mais il n'y a pas de date pour dire quel jour la nourriture a été produite. Il y a seulement la date d'expiration, et il n'y a pas de marque de fabrication, rien ne dit si cela a été cuisiné par la Migros, la Coop ou l'Hospice général.

Une fois, j'ai été surpris de découvrir que les étiquettes avec les dates avaient toutes été retirées des boîtes. Les gens recevaient leur repas sans étiquette. J'ai dit : « Attendez, c'est la nourriture d'hier soir et la date d'expiration était hier. » Le goût de la nourriture était déjà différent, de même que l'odeur. Au huitième jour, et parfois même au septième, tu peux dire que le goût et l'odeur de la nourriture sont altérés. Nous l'avons rendu. Et nous avons compris que comme il n'y avait pas de nourriture fraîche disponible, ils avaient simplement retiré les étiquettes. Nous ne savons pas exactement qui a retiré les étiquettes, mais ils l'ont fait.

Un jour, après avoir mangé, je me suis senti très malade. Je ne pouvais pas marcher. J'ai essayé d'aller à l'hôpital en bus, mais je n'ai pas pu. Je suis retourné au bunker et j'ai dû appeler une ambulance. A l'hôpital, ils ont tout contrôlé. Je leur ai dit que j'avais été intoxiqué par de la nourriture car j'avais mangé un repas qui était périmé. Ils ont dit : « D'accord, peut-être que vous avez ça ou ça ou ça. » Ils ont fait plusieurs types d'examen, scanner, radios, etc. Puis, ils m'ont dit que j'avais un problème parce que j'avais eu une opération. Je leur ai dit que l'opération datait de 25 ans. La douleur que je ressentais ce jour-là n'était pas située à l'endroit où l'on m'avait opéré. Je savais que c'était à cause de la nourriture que j'avais mangée.

Ils n'ont rien fait. Ils m'ont gardé 3 jours à l'hôpital à jeun et m'ont fait un lavage d'estomac. J'ai perdu 5 kg. Je me souviens qu'on m'a mis sous perfusion, j'ai reçu juste de quoi me garder en vie. La troisième nuit, autour de minuit, ils ont dit : « Maintenant, vous devez partir. » J'ai demandé : « Pour aller où ? ». Ils ont répondu : « Nous ne savons pas si le bunker est ouvert, vous devez dormir dans un autre endroit. » Alors ils m'ont donné une adresse et un ticket pour payer le taxi. Ils ont appelé et dit : « Le taxi vous emmènera à cette adresse. » Il pleuvait et après trois jours à l'hôpital sans manger, je tremblais. Je ne savais toujours pas quel était le problème. Ils ne me l'ont jamais dit. J'étais vraiment étonné : qu'est-ce qui ne jouait pas chez moi ? Trois jours à l'hôpital ! Trois jours d'examen et un check-up complet et ils ne m'ont jamais dit ce qui n'allait pas. Et après ça, ils m'ont renvoyé dans la rue à minuit. J'ai pensé qu'ils voulaient peut-être m'isoler. Mais dans ce cas, ils m'auraient renvoyé en ambulance et pas en taxi. Un mois plus tard, j'ai reçu une copie de la facture de l'hôpital pour ces trois jours, dont le coût était d'environ 4'500 CHF !

20 minutes plus tard, le chauffeur s'est arrêté et a dit : « Nous sommes arrivés. » Et devinez quel était cet endroit ? Un autre bunker ! Un bunker ouvert l'hiver

et destiné aux personnes sans papier ou sans endroit pour dormir. Je me suis retrouvé là-bas à 1h du matin et je n'ai pas trouvé de quoi manger. J'ai seulement trouvé une place pour dormir. Je devais repartir à 7h30 le lendemain matin. Trois jours sans dormir. Trois jours sans manger. C'est seulement le 4ème jour au matin que j'ai pris un déjeuner. J'ai aussi voulu prendre une douche, mais ils m'ont dit que je n'avais pas le temps. Les douches étaient autorisées seulement entre 19h et 21h. Je suis parti.

Je ne suis allé nulle part. Je ne savais pas où j'étais. J'étais arrivé en taxi. Je ne distinguais pas l'est de l'ouest et je ne savais pas dans quelle partie de la ville je me trouvais. J'ai essayé de comprendre où était ce bunker. La première rue que j'ai vue était celle des Vollandes. Pour connaître précisément ma position, j'ai cherché un croisement. J'ai trouvé une autre rue, la rue du Nant. Après ça, j'ai pensé : Ok, je peux retrouver mon chemin. J'ai marché et je me suis retrouvé au bord du lac, où j'ai essayé de respirer. Il faisait très froid. Je ne savais pas quoi faire, ni où aller. Le premier bus qui est arrivé, le bus A je crois, je l'ai pris jusqu'au terminus. Je suis resté dans le bus jusqu'à ce qu'il fasse demi-tour et revienne en ville. Puis je me suis retrouvé en ville. En fait, je ne m'y suis pas retrouvé, c'était seulement mon corps qui était en ville. Les passants me regardaient et remarquaient que j'étais malade. J'étais très faible.

Je n'avais pas la force de marcher. Alors, j'ai pensé : ok, tu n'as pas le choix, mec. Tu vas mourir de froid, tu dois aller au bunker principal. Alors j'y suis allé. Et ils m'ont juste demandé : « Comment vas-tu ? » J'ai répondu : « Ça va. » Ils m'ont dit : « Tu as passé 3 jours à l'hôpital. » J'ai dit : « Oui. » Ils ont dit : « Bien. » Ils m'ont laissé entrer. J'ai essayé de dormir mais c'était difficile dans ces conditions. Le matin suivant, les autres ont pris le déjeuner comme d'habitude mais je ne voulais pas manger parce que je savais que cela me rendrait malade et je m'inquiétais de ce qui pourrait encore se passer. J'ai seulement pris un peu de pain et de confiture. C'était dimanche et tous les magasins étaient fermés. Le soir, je suis retourné à l'autre bunker pour profiter d'une bonne nuit de sommeil, parce que là-bas l'endroit était calme ; il y avait seulement une ou deux personnes dans le dortoir. J'avais vraiment besoin de dormir ! J'ai dormi jusqu'à ce qu'ils me réveillent et me disent : « Mec, c'est 7h30, nous devons fermer et tu dois partir. » J'insiste pour vous dire que ce type de problème n'est pas seulement arrivé à moi. Beaucoup de gens font face à de tels problèmes, peut-être même pire. La vie est ainsi dans le bunker.

Quand nous avons commencé à nous mobiliser, c'était difficile au vu des différences entre les gens, des

cultures et des langues. Parfois, nous devons traduire ; nous avons besoin que la prise de conscience des gens deviennent plus importante, qu'ils comprennent que leurs conditions de vie étaient vraiment inacceptables. Mais la question était aussi : comment changer notre situation ? Nous voulions changer cela par la voie légale. Cela signifiait écrire une lettre à l'Hospice général qui est en charge de l'hébergement des demandeurs d'asile.

Après cela, nous avons dû attendre la réponse à notre lettre. Nous avons décidé d'organiser une manifestation pacifiste, dans le but d'attirer l'attention de la communauté genevoise sur nos conditions de vie. Nous pensions pouvoir trouver un bon soutien de la communauté et peut-être de l'Hospice général dans le but de changer les choses. Mais malheureusement, nous n'avons reçu aucune aide de l'Hospice général. Ils ont uniquement répondu à notre lettre un mois après en disant : « Nous n'avons pas assez de places. » Mais je suis très fier et reconnaissant envers la communauté genevoise, de laquelle nous avons reçu un important et véritable soutien. Les habitants de Genève ont vraiment compris que vivre dans les bunkers est terrible. Même s'ils ne sont pas rentrés à l'intérieur des bunkers parce qu'il est interdit de laisser entrer quelqu'un qui n'y vit pas.

Quand tu es transféré en dehors du bunker, tu n'es plus autorisé à y retourner. Tu ne peux même pas atteindre son entrée parce qu'il y a une caméra à l'extérieur. Ils peuvent te reconnaître et te demander : « Que veux-tu ? Pars ou nous appelons la police ! » La population de Genève n'a donc pas vu la situation de ses propres yeux, mais parler avec les membres du mouvement *Stop Bunkers* l'a aidée à comprendre les véritables conditions de vie de ces demandeurs d'asile. Ils se sont mobilisés avec nous et nous ont apporté beaucoup d'aide et d'encouragement. Je pense que sans eux, nous n'aurions pas pu atteindre ce point : maintenant le mouvement *Stop Bunkers* est bien connu de la population genevoise et des politiciens.

Tout le monde dans les bunkers était véritablement insatisfait et bouleversé par cette situation. Mais la plupart d'entre eux ne savaient pas comment la changer. Certains ne croyaient pas que cela pouvait changer. Ils disaient : « Vous savez, ils nous ont mis ici. Ils ne se sont jamais préoccupés de nous. Personne ne peut nous écouter. Personne ne peut nous aider. » Mais, avec le temps, ils ont changé leur manière de penser. A présent, ils croient sincèrement que le changement est possible si on reste actifs. Certains ont commencé à participer à ce mouvement. Ceux qui n'y participent

pas ont peur que leur procédure d'asile soit entravée. Est-ce dû à leur expérience politique dans leur propre pays ? Peut-être n'ont-ils jamais tenté de se battre ainsi auparavant ou peut-être qu'ils n'ont jamais connu de mouvement comme celui-ci. Est-ce la conséquence de ce qu'ils ont enduré durant leur voyage ou pendant les manifestations dans leur pays ? Ont-ils des traumatismes et imaginent-ils qu'ils auront à subir le même destin ici ? Malheureusement, ils n'ont pas conscience du système et des lois en Suisse, des droits humains et du fait que les manifestations sont un droit. Tu ne peux pas obtenir tes droits en dormant ou en rêvant. Tu dois te réveiller. Tu dois te bouger et continuer. C'est ce genre de personnes que nous avons dans notre « nouvelle communauté ». Je ne les blâme pas parce que c'est difficile. Je suis l'un d'entre eux, ce sont mes collègues, ce sont mes amis, ce sont mes camarades. Nous avons vraiment fait un bon travail au sein du mouvement. Et j'espère que nous pourrons poursuivre non pas pour nous-mêmes, mais pour améliorer les conditions de vie de tous les demandeurs d'asile et des autres aussi. Parce que vous savez, si vous vivez dans un endroit et que votre voisin ne vit pas dans de bonnes conditions, cela peut vous affecter de différentes manières. Je ne dis pas que cela vous affectera directement, mais indirectement, vous en ressentirez les effets secondaires.

Et un jour, cela affectera la population de Genève. Nous recherchons de bonnes conditions de vie, de même qu'une intégration paisible pour les demandeurs d'asile dans la communauté de Genève.

Les demandeurs d'asile, les réfugiés et les migrants sont des êtres humains comme les autres. Leur problème est qu'ils n'ont pas d'autres choix. Ils cherchent par tous les moyens possibles à atteindre la dignité, la liberté et de meilleures conditions de vie. Ils veulent vivre en paix et dans des conditions de vie plus humaines. Nous pensons au long terme. Certaines de ces personnes obtiendront bien sûr une vie meilleure ici. Mais les effets secondaires du premier accueil qu'ils ont reçu ne seront jamais effacés. Alors nous essayons de corriger cela et de ne pas faire porter l'entière responsabilité aux politiciens ou aux autres, du moment que nous sommes partie prenante. Nous voulons aussi assumer une part de responsabilité dans cette situation. Mais nous devons nous organiser pour faciliter la communication et de trouver le bon moyen d'en finir avec cette crise. Je pense qu'il est possible de créer de bonnes conditions de vie pour les demandeurs d'asile. Ce n'est pas facile, mais c'est possible !

Cette brochure est le résultat de notre rencontre avec des requérants d'asile mobilisés pour dénoncer leurs conditions d'existence à Genève. Leur lutte, leurs paroles et leurs actions sont relayées sur le blog:

<https://stopbunkers.wordpress.com>